

Le Publieur est heureux de vous
donner à lire un extrait de Mektoub,
le livre de Léon le Rudulier.

LE DÉPART

4 AOÛT

Je viens de quitter M. Deblois et Marcel Girrot qui ont eu la gentillesse de venir m'accompagner à la gare de Vaugirard-Marchandises où je suis convoqué à 5 heures; il y a autour de cette gare un mouvement inaccoutumé, nous avons croisé de nombreux groupes d'hommes mobilisés, chargés de paquets et accompagnés de femmes qui pleurent. Je ne regrette pas que ma chère femme et mes petits ne m'aient pas accompagné car j'aurai peut-être manqué de courage. Je suis absolument démoralisé, je ne sais comment j'ai vécu depuis 3 jours ou pour la première fois j'ai eu la grande douleur d'être brutalement séparé de ceux que j'aime. J'ai fait depuis ces trois jours la navette entre la rue Benard, la rue Jonquoy et la rue de la Tombe Issoir; les conversations tenues rue Benard ont grandi un peu mon patriotisme et l'appui moral que j'ai trouvé chez M. et M^{me} Deblois, tant par leur résignation aux départs des leurs que par leur espoir dans une victoire rapide m'a permis de vivre durant ces 3 journées ou j'avais des idées si sombres.

J'ai rencontré ce matin un camarade de régiment Turbil qui vient de se marier, il part comme moi au 103^e à Alençon. Avec Marcel Girodot nous avons terminé ce matin des

photographies que nous enverrons à nos femmes dont nous sommes sans nouvelles.

Paris est en effervescence, le pillage a commencé dans certains quartiers populeux et on ne sait où cela s'arrêtera.

Devant l'entrée de la gare, je vois mes amis Malle et Guillot, camarades de manœuvres, accompagnés des leurs, tous en larmes ; une mer humaine pénètre par cette grande porte, et cette foule n'est pas assez silencieuse pour un pareil moment.

Beaucoup d'hommes se sont étourdis et des groupes chantent, d'autres s'interpellent c'est un brouhaha formidable que dominant les sifflets des locomotives.

Voici l'heure ! Il faut partir... j'embrasse Marcel et M. Deblois, je franchis une haie de gardes municipaux en montrant mon ordre d'appel de Mobilisation, je me retourne en cherchant à voir ceux que je viens de quitter, je ne vois plus personne, alors je me sens tout à fait seul et je vais à la recherche de camarades.

À chaque pas je revois des figures de connaissance, puis voici un groupe d'amis Malle, Guillot, Gibert, Turbil et Legrain. Nous nous dirigeons vers le départ, comptés par quarante hommes, (le chargement d'un wagon à bestiaux) les clairons font des sonneries habituelles, nous embarquons. Il y a déjà deux heures que nous sommes dans la gare, je me case près de la porte pour avoir de l'air et je mets mes provisions sous le banc car j'ai été gâté à mon départ de chez M. Deblois. Je suis un peu étourdi et puis tout ce mouvement, ces bruits, cette émotion me donnent mal à la tête.

Voici le train qui part, un monde fou se trouve à tous les endroits d'où peuvent être vus les départs de trains, à toutes les fenêtres qui donnent sur la voie et sur les avenues et terrains qui la bordent.

Hommes, femmes et enfants agitent des mouchoirs et s'essuient parfois les yeux, c'est une clameur continuelle de laquelle on distingue : « au revoir » « courage » « revenez vite » partout des casquettes qui s'agitent, des mouchoirs, des baisers.

Pour moi, qui pars seul, et qui ne verrais personne, je tiens d'une main la lanière de cuir qui sert au garde train pour se retenir quoiqu'à ce moment je ne craigne guère de tomber sur la voie.

Le grondement continue, on croit entendre un ah ! ah ! continuel, pour me donner une contenance je fume un cigare. Je vois les rues et avenues que je connais bien et où je suis passé il y a bien peu de temps au retour d'un heureux voyage, que de monde partout ! J'ai toujours un fort mal de tête.

Le train marche bien, voici Malakoff, Clamart, Meudon, etc. Tous les passages à niveau et les bords de la voie sont remplis de monde, toujours « au revoir et courage ».

Que de doux souvenirs me rappellent les pays où je passe, où je suis venu souvent en promenade avec ma femme et mes enfants, je les quitte pour combien de temps ? Sont-ils arrivés à bon port ? Le dernier train civil qui les a emmenés est-il bien arrivé ?

Voici Versailles, il y a une foule énorme les voies sont gardées, cette fois nous sommes bien partis ! Nous causons longuement et la nuit vient, la lanterne est allumée et pour passer le temps nous mangeons et surtout nous buvons puis malgré le bruit infernal de ferraille que font les wagons dans lesquels nous sommes, nous faisons un somme.

Le train s'arrête longtemps après, à Condé sur Huisne ou nous changeons de train et prenons la direction d'Alençon. Il pleut, nous reprenons notre somme et nous arrivons au jour à Alençon, nous prenons vivement nos bagages et quittons avec plaisir ce train qui nous a si durement secoués.

À la gare d'Alençon c'est la débandade, nous nous installons dans un café déjà plein de mobilisés, après une heure de repos nous allons vers la caserne Ernouf. Je suis affecté à la 20^e c^{ie}, cantonnée à la Halle aux toiles où je me rends. Le cafard me prend, je m'allonge sur de la paille déjà piétinée, je pose mon paquet sur le rebord de la fenêtre et je reste ainsi toute la journée sans même m'occuper de l'heure des repas. Je pleure beaucoup, certains camarades qui m'avaient vu si

ferme au départ s'étonnent de ce changement, je ne cache même pas mes larmes et je ne suis pas seul ; dans des coins, ceux avec qui je vais partir au feu lisent et relisent des lettres, regardent des photographies, les yeux pleins de larmes.

La nuit n'apporte pas le sommeil, j'entends toutes les heures l'insupportable carillon de la cathédrale d'Alençon, au matin cependant je m'assoupis. Mes vêtements sont tout fripés, je voudrais être habillé et partir tout de suite.

Divers bruits circulent, selon les uns nous ne partons que dans quinze jours, suivant d'autres nous partons tout de suite, je suis indifférent à ces bruits, ce qui doit arriver arrivera !

6 AOÛT

Je suis toujours aussi désolé, je pleure rien ne peut me distraire pas même les journaux, j'attends impatientement des nouvelles sans me faire cette raison qu'il est impossible que j'en aie aussitôt. Je refuse l'invitation d'aller dîner dans un restaurant du pays et je mange seul un peu de ce qui reste dans mon carton que m'a donné Madame Deblois, des œufs durs avec un peu de vin blanc. Le temps est désagréable voici la nuit revenue, certains sont à moitié habillés, d'autres n'ont qu'un Képi. Je suis toujours aussi triste, je voudrais savoir mon monde à l'abri, quand viendront les nouvelles ?

Mes camarades me donnent parfois une parole consolante, rien ne me fait, l'horrible carillon me poursuit encore avec sa musique joyeuse. L'estomac me tiraille j'ai soif et faim mais je n'ai pas le courage de manger, je pleure encore et toujours, je suis absolument sans aucune force ni aucune volonté, il me faut des nouvelles ! Les aurai-je demain ?

7 AOÛT

Je m'éveille vers 5 h 30, il y a branle bas dans la Halle, le bureau s'est formé, nous devons être équipés et habillés aujourd'hui, cette précipitation après deux jours de calme indique que le départ est proche ; les sous-officiers sont appelés puis les caporaux chacun se sert dans le tas d'équipements tout graisseux, nous n'osons pas nous toucher. Je range mes vêtements civils que je mets en garde à la concierge de la Halle en la récompensant avec des litres vides ramassés à droite et à gauche et qu'elle pourra revendre.

Je garde seulement mon gilet et mes chaussures. Je me sépare avec regrets de ces vêtements que je portais au Portrieux il y a quinze jours, où nous passions de si bonnes vacances. Sera-t-il lointain ou proche le moment où je le redemanderai ce petit ballot ? Je reste avec mon espoir que la guerre sera de courte durée.

Je pleure par moments je n'ai plus de larmes mais ma peine est toujours forte et je suis toujours sans nouvelles.

Les petites formalités, la préparation de mes équipements calmement un peu mon chagrin. Je voudrais être occupé, n'avoir pas une minute à moi. Je sors en ville acheter du tabac et du papier et je mange un peu de soupe à l'ordinaire. Le soir je dors mieux.

8 AOÛT

Aujourd'hui Revue du général, nous partons demain, où ? Première revue le matin en tenue de départ avec cartouchières garnies. À ce moment, arrive une dépêche pour moi, quel bonheur ! Voilà la nouvelle si longtemps attendue que tout le monde est bien arrivé, je vais donc partir tranquille c'est la seule consolation que je pouvais attendre. Nous partons sur le champ de foire, en tenue de guerre, un monde

fou nous acclame au passage, des drapeaux français et alliés sont agités.

Les officiers et notables sont sur les marches de l'église, on met baïonnette au canon, le drapeau est présenté, les clairons sonnent, environ 2 000 baïonnettes luisent et cela donne un avant-goût des charges futures.

Le colonel prononce un petit discours, le 303^e dit-il, a l'honneur d'être envoyé de suite à la frontière, nous défilons en musique et nous rentrons à la Halle aux toiles. Le départ à lieu demain à 10 heures, des indiscretions nous apprennent que nous allons du côté de Verdun. Nous avons quartier libre et je profite pour faire quelques achats, je déjeune avec Benoît dans un petit restaurant calme, en revenant vers la Halle aux toiles, je rencontre mon ancien camarade d'active, « Doussaint » un engagé volontaire; il avait dix-huit ans à Rennes, maintenant c'est un homme de 26 ans, qui depuis huit ans a mené une vie aventureuse puni pour un motif banal, il a été condamné aux « travaux publics » puis s'est engagé dans la « légion étrangère » et s'est fréquemment bataillé, il était en garnison à Saida et a demandé à partir se battre aussitôt. Il est marié à une Marhonnaise et a deux petits enfants moricauds; lui-même est noir, il m'embrasse avant même que je l'aie bien reconnu; c'était un bon camarade au cerveau un peu brûlé avec qui j'aurais dû rompre, par ordre, toutes relations d'amitié car il était « repéré » par le capitaine, mais à qui je n'avais cessé de garder mon estime et à qui je rendais service quand cela était possible, même quand il était en prison et que tous se détournaient de lui, j'ai vu avec plaisir qu'il s'était souvenu.

Je dors mieux cette fois, pour la dernière nuit que nous allons passer à Alençon. La perspective du prochain départ ne m'émotionne pas outre mesure, d'abord il le faut et puis il y a l'attrait de l'imprévu. Je suis prêt. Des dames de la Croix-Rouge ont fait sur nos vêtements quelques petits travaux de couture nécessaires, j'accepte comme mes camarades une petite médaille « miraculeuse » qui me dit-on me protégera et que je ne dois pas quitter.

9 AOÛT

C'est le départ vers l'inconnu, les nouvelles de la guerre sont satisfaisantes, nous sommes en Alsace, les jeunes se battent courageusement et nous allons dit-on donner la poussée nécessaire et occuper les positions prises. À 5 heures du matin, les boutiques sont ouvertes, chacun se munit de vivre, j'ai tout ce qui il me faut, même la petite bouteille d'eau de vie de prunes de M. Deblois.

Des corbeilles de fleurs sont placées partout, les jardins ont été pillés pour nous, la plupart des nôtres en mettent à leurs Képis, aux boutonnieres et au bout des fusils, tant qu'à moi, cette orgie de fleurs ne me dit rien, je les aime bien cependant, mais pour le retour ! À présent, je suis résigné à mon sort.

Une dame de la Croix-Rouge qui me voit pensif et sans fleurs, m'offre une rose que je ne puis refuser et je l'attache devant ma poitrine. Mon bataillon, environ 1 000 hommes part le premier, il y a beaucoup de monde sur notre passage, des fenêtres on nous jette des fleurs et des encouragements et on agite des drapeaux. Voici la gare et nous faisons halte sous les grands arbres, il fait très chaud et notre chargement est lourd. Une pancarte accrochée à l'hôtel de ville nous annonce que les « Français sont entrés à Mulhouse ».

Un enfant vient offrir une belle gerbe tricolore à notre capitaine. Les habitants d'Alençon nous offrent des bouteilles de cidre et des victuailles. À 11 heures nous embarquons dans le wagon à bestiaux qui nous est réservé, je me place à la porte, assis les jambes en dehors. Encore des mouchoirs qui s'agitent et encore des larmes ? Sur les wagons, ont été tracées à la craie des inscriptions belliqueuses, partout il y a des fleurs, encore des « au revoir », à 11 h 40 quelques coups de clairons, le train part.

Beaucoup se penchent aux portes pour revoir une dernière fois ceux qu'ils aiment, les larmes sont dans tous les yeux. Ce spectacle m'attriste encore et pendant longtemps, nous restons sans parler.

Sur notre passage les mouchoirs s'agitent voilà la nuit, je m'endors allongé par terre ; la fraîcheur me réveille vers une heure du matin nous sommes à Saint-Cyr sur la grande ceinture, nous contournons Paris.

Vers trois heures du matin nous passons à Lagny ou j'étais il y a dix jours pour mes affaires. Il y a un léger brouillard, le train va doucement le moral se relève un peu, nous causons, trop à mon avis car je suis encore triste.

Je cause avec Floure, un camarade qui connaît la Bretagne et je revis un peu en échangeant des souvenirs. Voici Reims, où nous nous arrêtons assez longtemps sommes-nous arrivés ? Il fait très chaud tout le monde est déséquipé. Un coup de clairon, on reprend sa place et le train repart pour arriver vers 5 heures à Verdun. Ce n'est pas encore notre but, nous repartons.

Enfin vers six heures et demi du soir après 31 heures de voyage, nous débarquons à Consenvoye.